

VII

Pèlerinages d'un Apôtre

Montfort doit s'arracher à ces populations de Poitiers qui lui ont fait confiance. « L'amitié chrétienne et paternelle que je vous porte est si forte que je vous garderai partout dans mon cœur, à la vie, à la mort et dans l'éternité », leur écrit-il dans une lettre d'adieu au cours de laquelle, avec la plus surnaturelle tendresse, il leur laisse ses dernières recommandations.

C'était son premier champ d'apostolat, et son cœur saigne sous le coup de griffe de l'ingratitude. Un peu désemparé sous les attaques répétées des mondains et des diables et par les suspensions de ceux qui devraient le défendre, le voici seul, et plus que jamais pauvre et abandonné. « Il cherche les intentions de la divine Providence » : il vient d'éprouver « tant de peine à faire le bien en France et tant d'oppositions de tous côtés », qu'il se demande « s'il ne devrait point aller chercher ailleurs une moisson plus abondante et plus assurée ».

Le rêve de sa jeunesse lui remonte au cœur : « Je ne mourrai pas content si je n'expire au pied d'un arbre, comme l'incomparable Missionnaire du Japon, saint François-Xavier », dira-t-il quelque jour. Pour savoir sûrement où Dieu l'appelle, c'est au Vicaire de Jésus-Christ lui-même qu'il se propose d'aller le demander.

Les aventures d'un Romieux...

Le Pape est à Rome, à plus de 400 lieues de Poitiers. Il s'y rendra à pied, en mendiant son pain. Laissant ses Filles de la Sagesse à l'Hôpital, et F. Mathurin chez les Jésuites à Ligugé, il part avec un étudiant espagnol qui s'offre à l'accompagner.

le séjour de la prière et de la charité. De fait, quelques jours après, dans une ruelle de Saint-Saturnin, il ramasse sur le pavé un pauvre incurable que tout le monde a abandonné. Le prenant sur ses épaules, il l'emporte dans une des grottes du Jardin où il lui aménage un refuge en attendant de lui trouver un gîte plus confortable.

Il ne tarde pas d'ailleurs à lui amener un, puis deux, puis plusieurs compagnons de misère. Pour les soigner et les nourrir, il arpente le faubourg et voici quelques dames charitables qui veulent bien les prendre en charge. C'était une première réalisation de sa prophétie. L'idée d'un hospice d'incurables fit son chemin et, quarante ans plus tard, le grand Prieur d'Aquitaine des Chevaliers de Malte le fera construire sur l'emplacement même du Jardin des Quatre-Figures.

Sur l'initiative d'un Saint, là où le péché avait abondé, la prière, la pénitence et la charité ont fleuri à leur tour, pendant plus de deux siècles. Et ce sont, maintenant encore, les Filles de la Sagesse qui réalisent ici la pensée de leur Père...

*
**

Désormais, Montfort remplit Poitiers de son nom. Des pauvres gens des faubourgs jusqu'au gouverneur, M. d'Armagnac, dont il vient de guérir miraculeusement la femme, tout le monde parle de lui. Mais la révolution est dans la ville et l'opinion est divisée à son sujet. On ne peut contredire les opinions des mondains ni clouer leurs vices au pilori, sans qu'il y ait des résistances et des vengeances. Un Saint est toujours un gêneur, même à l'évêché où les uns le soutiennent tandis que les autres le vilipendent.

Mgr de la Poype juge que ce climat d'opposition risque de rendre inutile le zèle du missionnaire. Et tout en étant plein d'estime pour lui, il finit par céder aux assauts répétés de M. de Villeroy, qui est fils d'un duc et pair, maréchal de France, et comme tel, influent à la Cour. A la fin d'une retraite qu'il vient de prêcher aux religieuses de Sainte-Catherine, Montfort reçoit de son évêque un billet qui lui défend de prêcher désormais dans le diocèse et lui enjoint d'en quitter au plus tôt le territoire...

Il n'a que 18 deniers en poche : il les donne au premier pauvre qu'il rencontre. Son compagnon n'a que 30 sous : « Débarrassez-vous-en bien vite ! lui dit-il. Notre Père du Ciel s'occupera de nous. »

Et les voilà tous deux marchant à longues foulées, de sanctuaire en sanctuaire, sur la route des romieux. La plus directe sans doute, qui les mènera à Rome par Lyon, les cols des Alpes, Turin, Bologne, Ancône, Assise... En ce printemps de 1706, à travers plaines et montagnes, les plus beaux horizons se lèvent devant eux. Mais la guerre de succession d'Espagne bat son plein, et les armées sillonnent le Nord de l'Italie, semant la peur, la méfiance et l'insécurité.

Qu'importe la figure de ce monde qui passe, beautés ou vilénies, pour Montfort dont la conversation est dans le Ciel ! Sa Bible, son Bréviaire, son Crucifix, l'image de la Vierge nourrissent tour à tour sa contemplation. Et, avec son compagnon, il endort sa fatigue par le chant monotone des *Ave* de son Rosaire.

Cependant, chaque jour ramène la faim, la soif, le souci d'un abri pour dormir... On mange « à la fortune de la Providence ». Pour la chance d'un bon repas donné d'une main charitable, que de rebuffades sans pitié ou de restes bien maigres après une longue marche. Et que de haltes incommodes sous les porches des églises, dans les abris grouillants des hospices ou plus simplement à la belle étoile, pour une nuit reposante dans l'hôtellerie d'un monastère ou le presbytère d'un bon curé de campagne ! Les conditions du voyage furent si dures que le saint prêtre, contrairement à son usage, dut accepter parfois des honoraires de messes pour pouvoir continuer son pèlerinage...

Mais quelle lumière dans les yeux et dans le cœur ! Voici, sous le soleil de mai, la verdoyante Lombardie et, après les monts, Bologne où il prie au tombeau de saint Dominique. Puis, c'est la route lumineuse de l'Adriatique jusqu'à Lorette où se trouve la Santa Casa, le temple du mystère de l'Incarnation. Tout le retient dans ce sanctuaire où l'Archange Gabriel salua la Vierge, et ses souvenirs de Saint-Sulpice dont les maîtres furent des pèlerins fervents de Lorette, et sa dévotion à la Sagesse incarnée, ou à Jésus vivant en Marie, et la nécessité de refaire ses forces avant l'ultime étape. Il y tient si longuement compagnie à sa bonne Mère, et il y dit sa messe d'une manière si angélique qu'on le remarque vite parmi les pèlerins. Un bon chrétien de l'endroit ne tarde pas à l'inviter à prendre repas et logement chez lui. Quinze jours durant il communit à la vie cachée de Nazareth...

Reposé et consolé, il repart en direction de Rome, jalonnant sa route de haltes pieuses à Foligno et dans les monastères d'Assise où, devant les horizons calmes et lumineux de l'Ombrie, il dut chanter l'hymne des créatures avec la même âme que le Poverello.

Par une route toute en fantaisie, il escalade et dévale tour à tour l'Appennin aux flancs duquel miroitent sous la brise, le feuillage argenté des oliviers. Plus il avance, plus il presse le pas, guettant l'horizon. Enfin, d'une hauteur, il aperçoit le dôme de Saint-Pierre. Il s'arrête le cœur battant d'une émotion ineffable, et des larmes coulent sur ses joues émaciées. Il se prosterne la face contre terre, puis, ôtant ses chaussures, il achève, pieds nus, les quelques lieues qui le séparent de la Ville éternelle, l'esprit hanté de l'image de « saint Pierre entrant dans la capitale du monde, sans train, sans argent, sans amis, n'ayant qu'un bâton à la main et, pour tout bien, la Pauvreté d'un Dieu crucifié »...

Dans la Rome de Clément XI

Recommandation ou Providence, Montfort est reçu par les religieux Théatins qui sont, comme lui, missionnaires, catéchistes populaires et grands dévots à la Madone. Dans leur couvent, il rencontre le P. Tommasi avec lequel il s'entretient intimement de doctrine mariale et d'expérience apostolique. Le P. Tommasi, un saint que l'Eglise a placé sur les autels, était alors confesseur du Pape.

Par lui, Clément XI est bien informé de la personne, de la doctrine et des aspirations du pèlerin français ; il lui promet audience pour le 6 juin 1706. Notre Saint se prépare avec soin à cette entrevue du Chef de l'Eglise dont va dépendre tout son avenir.

En entrant dans la chambre de Sa Sainteté, avouera-t-il plus tard, il se croyait aux pieds de Notre-Seigneur lui-même. Selon le cérémonial en usage, il prononce une harangue, en latin, mais le Saint-Père se met à lui parler familièrement et à le questionner en français. En sorte que le pèlerin peut lui ouvrir son âme et lui demander quelle orientation il doit donner à son apostolat.

Avec une grande bienveillance, le Pape lui dit : « Vous avez un assez grand champ en France pour exercer votre zèle ; n'allez point ailleurs et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux Evêques dans les diocèses où vous serez appelé : Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux... » Et il ajouta : « Dans vos dif-

férentes missions, enseignez avec force la doctrine au peuple et aux enfants, faites renouveler solennellement les promesses du Baptême. »

Bénissant le crucifix d'ivoire, qui lui est présenté, le Pape lui attache une indulgence plénière pour tous ceux qui le baisèrent dévotement à l'heure de la mort. Et pour donner au pieux pèlerin plus d'autorité dans son ministère, il lui confère le titre de Missionnaire Apostolique.

Montfort sortit de l'audience l'âme remplie d'un courage nouveau. Il fixa son crucifix indulgencié au sommet de son bâton pour l'avoir toujours sous les yeux en marchant. Et après avoir prié sur le tombeau des Apôtres et sur les reliques des martyrs, il se prépara à partir sans chercher à voir rien d'autre que le Pape dans la Ville des Césars.

Sur la route du soleil

Retour, au cœur de l'été, sous la canicule. Quel que soit son itinéraire, c'est la *strada del sole* : campagne brûlée, ombrages rares, marche harassante dans la sueur et la soif... Accompagné de deux autres jeunes gens, il va connaître des privations et des lassitudes pires encore qu'à l'aller : « une espèce de martyr », avouera-t-il plus tard.

Fort des encouragements du Pape, il n'a qu'une hâte, celle de se lancer au plus tôt dans la vie missionnaire. Aussi brûle-t-il les étapes, sans pitié pour son pauvre corps. Bientôt ses chaussures le blessent si horriblement qu'il est contraint d'aller nu-pieds. Quand nos voyageurs se présentent dans un village, vêtement fripés, visages hirsutes, tout suants et poussiéreux, c'est l'appréhension qu'ils provoquent plus souvent que la pitié.

Au soir d'une journée épuisante, Montfort est dans un tel état qu'il n'ose se présenter au presbytère. « Allez chez M. le Curé, dit-il à ses compagnons, et demandez-lui de nous donner à manger pour l'amour de Dieu. » Sans doute ne rencontrèrent-ils qu'une gouvernante chiche ou affairée : ils revinrent avec un morceau de pain si petit qu'on n'y pouvait trouver qu'une ou deux bouchées pour chacun.

Montfort se décide alors à demander l'aumône à son tour. M. le Curé est à table, en grande compagnie. Les visages étonnés des hôtes lui font comprendre son importunité. Humblement, il salue le maître

de maison, puis, se mettant à genoux, il récite un *Ave* et le *Visita quaesumus* avant d'implorer quelque nourriture pour un prêtre pèlerin.

Le prenant pour un pauvre diable ou un esprit dérangé, M. le Curé l'envoie à la cuisine et ordonne qu'on le fasse manger, lui et ses compagnons, avec les valets. Doublement heureux de la pitance et de l'humiliation, Montfort revient devant la compagnie pour prendre congé. Et comme on lui demande intrigué : « Pourquoi donc ne voyagez-vous pas à cheval ? », il répond du tac au tac : « Ce n'était pas la coutume des Apôtres ! »

Tant d'humilité et de parti pris évangélique valait mieux qu'un sermon ! Et toute la tablée, en voyant s'éloigner le pauvre prêtre sur la route, songea peut-être qu'elle était en panne d'idéal. Si Montfort nous avait laissé un journal de son pèlerinage, nous y trouverions sans doute beaucoup de leçons de même saveur.

Le F. Mathurin attendait depuis des semaines à Ligugé le retour du Père. Quand il vit arriver ce pauvre prêtre amaigri et exténué, la peau bronzée par le soleil et les pieds sanguinolents, portant son chapeau sous le bras, ses souliers d'une main et son chapelet de l'autre, il hésita à le reconnaître. C'était le 25 août : Montfort n'eut rien de plus pressé, en ce jour de la fête de son saint Patron, que d'offrir à Dieu une messe d'action de grâces.

Dans la lumière de Notre-Dame

Le pèlerin de Rome, sitôt de retour, s'empresse de faire part des grâces qu'il a reçues à ses sœurs Marie-Louise et Catherine qui continuent sa charité à l'hôpital, et de visiter ses meilleurs amis de Poitiers, notamment son confesseur, le P. de la Tour. Le voyant tout courbaturé et le visage couvert de boutons, tous lui conseillent de prendre du repos.

Mais le voudrait-il, que la Providence ne le lui permet pas. Il est la « balle dans le jeu de paume »... Ses adversaires ont déjà annoncé son retour à l'Evêque qui lui réitère l'ordre de quitter Poitiers dans les vingt-quatre heures. Par scrupule d'obéissance, il part aussitôt et, à six lieues de là, s'enferme chez un curé de ses amis pour y consulter Dieu dans la retraite.

Missionnaire apostolique, nommé par le Pape, c'est en Bretagne qu'il va porter son zèle. En s'y rendant, il s'arrêtera à Notre-Dame-

des-Ardilliers pour y prendre les conseils de sa Reine. Sur la route, Fontevault. Il n'a pas vu sa sœur Sylvie depuis cinq ans. Il se réjouit de l'édifier et peut-être, avec elle, toute la communauté, en racontant son pèlerinage à Rome.

C'est en pauvre, cependant, qu'il tient à se présenter afin de donner aux Sœurs l'occasion d'agir par foi et charité. Comme un mendiant quelconque, il prie donc la tourière de bien vouloir l'héberger pour l'amour de Dieu. La Sœur trouve cette demande un peu courte pour sa curiosité et cherche à s'informer... Mais Montfort se borne à quémander dans les mêmes termes : « La charité, pour l'amour de Dieu ! »

Le cas est soumis à M^{me} l'Abbesse — une nouvelle abbesse qui ne connaît pas le visiteur. Prudente et intriguée, celle-ci questionne à son tour le pauvre prêtre : « Que vous importe mon nom, Madame ! répond Montfort. Ce n'est pas pour moi, mais pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité ! » Tant et si bien qu'il est renvoyé comme indésirable... « Si Madame me connaissait, elle ne me refuserait pas la charité ! », se contente d'ajouter le mendiant pris au piège qu'il avait ingénument tendu.

A la récréation suivante, l'affaire ne pouvait manquer d'être un sujet de commérage entre les Sœurs. En entendant décrire le visiteur, Sylvie s'exclame : « Je parie que c'est mon frère ! » Mais l'homme de Dieu a pris le large. En marchant, il fait part de son aventure au F. Mathurin quand un courrier les rejoint : « Madame l'Abbesse s'excuse de ne vous avoir pas reconnu et vous prie de revenir à l'abbaye. »

« M^{me} l'Abbesse n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu ; elle me l'offre maintenant pour l'amour de moi. Je la remercie. » Et il chercha refuge, ce soir-là, chez des pauvres gens de la campagne.

A Notre-Dame des Ardilliers, dans l'intimité de sa Mère du ciel, il prie des jours durant... Une fois encore son âme s'emplit de paix, de lumière et de courage. Etant l'hôte de la jeune Communauté des Sœurs de Sainte-Anne, plusieurs d'entre elles lui font part de leurs inquiétudes ; il les exhorte plusieurs fois et leur rend l'enthousiasme de leur vocation.

La Fondatrice, Jeanne de la Noue, après lui avoir ouvert son âme, lui demande d'examiner le projet des Règles qu'elle doit soumettre bientôt à l'autorité épiscopale. « Je vais, lui dit Montfort, célébrer le

saint sacrifice à votre intention : communiez-y, et ne doutez pas que Dieu ne me fasse connaître ce que je dois vous dire. »

La messe achevée, il lui déclare sans hésiter : « Ma fille, c'est Dieu qui vous inspire. Continuez à vivre comme vous avez commencé. » Jeanne de la Noue continua. Elle a été béatifiée en 1942, et sa Congrégation a toujours conservé le bel esprit de charité de ses origines.

Sous les ailes de l'Archange

La vie de missionnaire, c'est un combat singulier contre le diable et le monde. Au moment de s'y lancer, Montfort veut encore se placer sous la protection de l'Archange qui a terrassé Satan. Poussé par l'Esprit de Dieu, il entreprend donc, avec F. Mathurin, un pèlerinage au Mont-Saint-Michel.

Il prend la direction d'Angers où il ne s'arrête que le temps de visiter les pauvres. Puis il marche à pleines journées, priant et mendiant, vers les plages normandes. Sur la route il rejoint un pauvre hère qui n'en peut mais sous son fardeau. « Donnez-moi votre besace, lui dit-il, je vous la porterai ! » L'homme, hésitant d'abord, finit par se laisser faire... Et le groupe marcha ainsi jusqu'au soir. En arrivant à l'auberge, bon Samaritain jusqu'au bout, Montfort demande un bon lit pour le pauvre diable qui l'avait suivi, radieux, et avait répondu à ses *ave* le long du chemin... Devant l'hésitation de la maîtresse de maison à loger un gueux, il déclara qu'il prendrait à son compte toutes ses dépenses.

Le 28 septembre, veille de la Saint-Michel, les pèlerins arrivent en vue du Mont. En avançant sur le sable bleu de la grève, ils voient grossir, au-dessus de la mer, le roc qui porte à 140 mètres dans le ciel, sur des a-pics qui montent presque à la verticale, le monastère et la basilique de l'Archange, *la Merveille*. Tout autour, les flots de l'équinoxe se lancent à l'assaut inlassablement...

Depuis Saint-Sulpice, Montfort connaît l'histoire de ce lieu que le Général des Armées célestes a choisi pour pied à terre. Il y vient faire aujourd'hui sa veillée d'armes avant d'aller batailler à son tour pour Dieu seul. Mêlé aux pèlerins accourus pour la fête, il participe aux offices sous les voûtes solennelles du monastère et aux processions que les moines ont coutume de faire, en barque, autour des remparts. Son âme s'enchanté à ces spectacles. A travers ces images

grandioses il voit la lutte que l'Eglise doit soutenir contre les forces du mal, et sa victoire certaine.

Quand il se retire, le soir, dans la cabane de pêcheur où il a trouvé un abri à bon compte, il est prêt à mener les plus durs combats contre les diables sous le patronage de saint Michel. La nuit même, il se lève pour faire taire des gens avinés qui se querellent et qui blasphèment, et « pour expier sur son corps, nous dit le F. Mathurin, qui logeait avec lui, par une rude pénitence, les péchés de ces misérables ».

Poussé par l'Esprit de Dieu, l'infatigable routier peut s'en aller maintenant au-devant des hommes. A un curé qui lui dira son étonnement en voyant ses succès apostoliques, il répliquera : « J'ai fait plus de deux mille lieues de pèlerinage pour demander à Dieu la grâce de toucher les cœurs, et il m'a exaucé. »